

CHRONIQUES

Pauline Julien : femme pays, d'Anaïs Barbeau-Lavalette

Femme liberté



PHOTO FOURNIE PAR BRAVO CHARLIE/AXIA FILMS

Suzanne Clément et Patrice Dubois dans *Pauline Julien : femme pays*, qui devrait prendre l'affiche l'automne prochain



MARC CASSIVI

La Presse

Anaïs Barbeau-Lavalette me tend deux photos qui étaient dans son carnet. Sur la première image, Pauline Julien, icône de la chanson québécoise, est seule, dans une pièce où se trouvent des tableaux de son ami Marcel Barbeau, le grand-père d’Anaïs, peintre automatiste et signataire de *Refus global*.

Publié le 9 janvier

« Elle est vraiment *badass* ! C’était une frondeuse », rappelle la cinéaste, qui venait de terminer le tournage de son prochain film, *Pauline Julien : femme pays*, lorsque je l’ai rencontrée le mois dernier.

Sur le deuxième cliché, la petite Anaïs joue avec son frère Manuel dans un grand coffre. La photographie a été prise dans la maison de campagne de Pauline Julien et du poète Gerald Godin, que les parents de l’autrice de *La femme qui fuit* – les cinéastes Manon Barbeau et Philippe Lavalette – louaient l’hiver, dans les années 1980. C’est en partie dans cette maison des Cantons-de-l’Est qu’Anaïs Barbeau-Lavalette a tourné ce film mettant en vedette Suzanne Clément et Patrice Dubois.



PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

Anaïs Barbeau-Lavalette

« Cette maison est chargée de souvenirs pour moi, dit-elle. La fille de Pauline y habite encore aujourd’hui. Le chêne qui a été planté après la défaite référendaire est rendu grand. En dessous, il y a un petit banc et l’endroit où sont enterrés Gérald et Pauline. Il y a la gloriette, son bureau d’écriture qu’on a aussi utilisé dans le film. C’est là où je jouais quand j’étais petite avec mon petit frère ! »

Il semblait écrit dans le ciel qu’Anaïs Barbeau-Lavalette réaliserait un jour un film sur Pauline Julien, dont les chansons ont bercé son enfance, comme celles d’Anne Sylvestre (incarnée au grand écran par Violette Chauveau). Et pourtant, ce n’est qu’il y a trois ans que la cinéaste de *La déesse des mouches à feu* dit avoir eu un « déclic » en écoutant sur la plateforme OHdio un balado de Robert Lalonde. En puisant dans des archives, le comédien et écrivain a recréé un dialogue avec sa grande amie Pauline Julien.



PHOTO FOURNIE PAR BRAVO CHARLIE/AXIA FILMS

Suzanne Clément et Patrice Dubois dans *Pauline Julien : femme pays*

« C'était tellement singulier, sa façon d'être vivante et libre, assumée et affirmée dans tous les aspects de sa vie, à un moment où l'on était vraiment loin de ce qu'on est capable aujourd'hui de nommer comme désir de liberté, surtout les femmes. »

« Même ses propos féministes sonnent vraiment avant-gardistes aujourd'hui. Elle était d'une liberté admirable. Elle est tellement inspirante. J'avais envie de la côtoyer pendant des années. »

— Anaïs Barbeau-Lavalette

Avec la dramaturge Véronique Côté, sa coscénariste, elle est allée à la rencontre de Pascale Galipeau, la fille de Pauline Julien, dans cette maison qu'elle avait connue enfant. « C'était vraiment émouvant. Elle a vidé la maison. Elle avait à peu près 15 grosses boîtes d'archives avec des lettres, des photos, des correspondances inédites,

qu'elle a déposées dans le coffre de notre voiture, en disant : « Ça, c'est le tombeau de Pauline. Je te le donne ! » J'avais ça dans mon salon. Une mine d'or et de secrets. »

Elle concède qu'il peut être intimidant de s'attaquer à un monument de la trempe de Pauline Julien, et du couple mythique qu'elle a formé pendant 30 ans avec Gérard Godin, devenu ministre péquiste de l'Immigration, avec qui elle a milité pour l'indépendance du Québec. « Le piège, c'est d'être en révérence devant ces monuments et d'être en révérence devant l'époque. Je connais le piège. Je ne veux pas dire qu'il est facile à éviter, mais il est comme en caractère gras depuis le début de l'écriture. »



PHOTO FOURNIE PAR BRAVO CHARLIE/AXIA FILMS

Scène tirée de *Pauline Julien : femme pays*

Ce qui intéresse davantage Anaïs Barbeau-Lavalette qu'une hagiographie de personnages statufiés, c'est la grande histoire d'amour parfois orageuse d'un homme et d'une femme exceptionnels, mais imparfaits, auxquels on peut s'identifier.

« On nous a raconté qu'ils s'engueulaient parfois pour la galerie. C'était presque un spectacle. La colère de Pauline était aussi très ardente, avec des éclats de violence. Ce

n'était pas quelqu'un de très heureux. Avant d'entrer sur scène, elle était tellement angoissée qu'elle vomissait. Puis une fois sur scène, elle devenait une lionne. »

« On a plus le goût de l'aimer quand on voit ses défauts. Elle a un peu beaucoup mal aimé, je pense. Elle ne s'en cache pas dans ses écrits. »

— Anaïs Barbeau-Lavalette



PHOTO FOURNIE PAR BRAVO CHARLIE/AXIA FILMS

Scène tirée de *Pauline Julien : femme pays*

En voulant brosser un portrait en mosaïque de Pauline Julien, Anaïs Barbeau-Lavalette s'est intéressée à l'artiste, à la *pasionaria* de l'indépendance du Québec, mais aussi à la mère. Elle trace inévitablement des parallèles entre le parcours de la chanteuse de *L'âme à la tendresse* et celui de sa propre grand-mère, l'artiste Suzanne Meloche, dont elle a raconté le parcours dans son roman *La femme qui fuit*, qu'elle s'est juré de ne jamais adapter au cinéma.



PHOTO FOURNIE PAR BRAVO CHARLIE/AXIA FILMS

Suzanne Clément dans la peau de Pauline Julien

Pauline Julien : femme pays est son « film le plus libre », estime la romancière de *Femme forêt* et de *Femme fleuve*. « Ce n'est pas juste le portrait de Pauline, la souverainiste qui chante *La danse à St-Dilon* après le référendum. C'est la femme, c'est la mère. J'ai lu toutes les lettres qu'elle a écrites à Pascale. Ça m'a tellement émue. Elle a élevé sa fille par correspondance. Il y a des zones intimes, les zones filiales de la mère qui se choisit. Évidemment que ça laisse des séquelles, même si on l'admire. »

Ce récit en fragments, sur fond de bouleversements politiques – Pauline Julien a été emprisonnée pendant la crise d'Octobre –, débute avec le diagnostic d'aphasie dégénérative de celle que l'on surnommait La Renarde, qui l'a poussée à se donner la mort en octobre 1998.

« Le fil rouge, c'est vraiment elle qui échappe sa parole, puis le pays qui parallèlement l'échappe aussi. »

— Anaïs Barbeau-Lavalette



PHOTO FOURNIE PAR BRAVO CHARLIE/AXIA FILMS

Scène tirée de *Pauline Julien : femme pays*

C'est un récit qui a une résonance particulière dans le contexte sociopolitique actuel, croit Anaïs Barbeau-Lavalette. « Revisiter les archives était non seulement bouleversant, mais tellement d'actualité ! Pendant qu'on tournait, on se disait que le discours de Godin répondait à telle affaire qui se passait le même jour. C'est vertigineux à quel point ce qu'on était en train de fabriquer – c'est-à-dire prendre soin d'une mémoire – devenait une réplique aux politiques. »

Pauline Julien : femme pays devrait prendre l'affiche l'automne prochain, autour du 50^e anniversaire de la première victoire électorale du Parti québécois, le 15 novembre 1976. L'artiste craint-elle que son œuvre soit récupérée par le politique ? Elle me fixe en riant d'un regard frondeur. « Checke-moi ben rester libre ! »

Anaïs Barbeau-Lavalette proposera le 18 janvier, à la Place des Arts, une lecture-spectacle d'*Architecture de la joie*, ses correspondances avec le dramaturge Steve Gagnon.